



## *l'Été en séries*



ILLUSTRATION: GIULIA D'ANNA

# Giancarlo De Cataldo **L'Italie sans repères**

YANN PLOUGASTEL

**I**l y a quelques mois de cela, juste avant les élections municipales de mai, qui ont vu la victoire de la gauche et l'émergence du Mouvement 5 étoiles, de l'humoriste Beppe Grillo, plusieurs dirigeants d'une formation de gauche se sont invités dans l'appartement romain de Giancarlo De Cataldo. Ils l'ont poussé à se présenter devant les suffrages des électeurs italiens. Il a hésité pendant tout un week-end. « *Basta!*, lui a dit sa femme, avocate, rencontrée au lycée. *La seule question à te poser, c'est de savoir si tu pourras faire avancer tes idées ou s'il s'agit simplement d'être une caution?* »

Il s'est souvenu des assemblées générales à l'université dans les années 1970, des manifestations, de cette envie de changer le monde. En l'occurrence, on ne lui demandait même pas de sauver l'Italie. Non. Juste d'être un nom sur une liste. Il a donc préféré rester écrivain. Peut-être a-t-il pensé à cette réflexion du romancier américain Henry Miller : « *Le rôle d'un artiste est d'inoculer la désillusion au monde* » ? Plus prosaïquement, il s'est dit qu'il serait à la fois plus heureux et plus utile en racontant une réalité « *sans repères fixes, où l'on doit naviguer à vue en s'efforçant de ne pas perdre la boussole. Ou de la perdre, s'il le faut avec style.* »

En Italie, Giancarlo De Cataldo est un homme qui compte. Deux de ses romans ont été d'immenses succès adaptés au cinéma ou à la télévision. *Romanzo criminale* brosse dix à quinze ans d'histoire de l'Italie, des années de plomb aux années 1990, vus à travers deux bandes de malfrats romains, leur ascension, leurs liens avec la mafia, les services secrets, la loge P2, les hommes politiques, puis leur chute, sans que rien, au plus haut niveau, ne change. *Les Traîtres* se penche sur les soubresauts et les turpitudes qui, entre 1844 et 1872, ont abouti à l'unification de la Péninsule, grâce à l'action de personnages comme Mazzini, le comte de Cavour ou Garibaldi. « *Le roman policier est depuis longtemps la façon la plus intelligente de parler d'aujourd'hui mais aussi de l'histoire. Il est d'une nature pessimiste et se refuse à mentir sur l'homme car il sait que le monde n'est que le siège des pires injustices, le lieu d'une violence protéiforme, que la frontière entre le bien et le mal est pour le moins floue* », commente ce grand admirateur de James Ellroy et d'Honoré de Balzac.

## Série noire en Europe 1/6

### Qui mieux que des auteurs de polars saura dépeindre les soubresauts de nos sociétés contemporaines en crise ? Six écrivains nous racontent leur pays, sans fard et sans concessions

Giancarlo De Cataldo a trop côtoyé le crime sous toutes ses formes pour ne plus croire depuis longtemps qu'on puisse extirper le mal de la société. Depuis trente ans, il est, quand il n'écrit pas, magistrat. Plus exactement, conseiller à la cour d'appel de Rome. Bref, juge... « *Le Froid* », un des personnages de *Romanzo criminale*, a eu ainsi deux fois affaire à lui. Dans la fiction, certes, mais aussi dans un tribunal, où il l'a condamné. « *Le juge est un homme d'ordre qui reconstruit ce qui s'est passé en se basant sur les faits. Le romancier, lui, est anarchiste. Il peut inventer, remplir les blancs, écrire ce qui serait logique et ce qu'il pressent mais dont il n'a pas la preuve* », explique-t-il. Giancarlo De Cataldo pourrait vivre de sa plume. Il n'y tient pas. L'Italie des professeurs, incarnée par Mario Monti, le successeur de Silvio Berlusconi, a besoin, selon lui, que l'on continue à y défendre une certaine idée de la justice. Afin de lutter contre la corruption, par exemple.

L'Italie, comme une bonne partie de l'Europe, traverse scoumoune et série noire. Sa

dette s'élève à 125,3 % du produit intérieur brut, soit près de 1 950 milliards d'euros. 10,2 % de la population est au chômage, dont 32 % des moins de 25 ans. Entre méfiance généralisée et mises en demeure des instances européennes et du FMI, les rues de Rome, de Milan, de Turin ou de Naples, où les magasins ferment les uns après les autres et où l'essence coûte 2 euros le litre, ont perdu de leur agitation...

Quinquagénaire à l'élégance discrète, Giancarlo De Cataldo explique dans un français parfait, avec un sarcasme ravageur, que les Italiens sont friands de miracles. « *Ils ont cru que la chute de Berlusconi entraînerait une reprise économique. Pas du tout. Les causes de la crise sont très profondes, très complexes. Le futur demeure incertain. Du coup, nous sommes dans une phase très triste avec des suicides, des attentats, de fortes tensions sociales, de l'insécurité... Tout le monde attend et a peur.* »

Selon lui, cette crise a deux raisons structurelles. D'abord, une terrible évasion fiscale, véritable sport national pratiqué par les classes aisées. Ensuite, le contrôle d'une partie du territoire par le crime organisé au sud de l'Italie. Sa principale inquiétude ? La méfiance, voire l'hostilité, de la jeunesse. « *C'est la première génération qui n'a pas d'espoir dans le futur. Ils sont très individualistes. Ils ne votent pas. Pourtant, la politique, parfois, est belle... Ils cultivent des rêves individuels : être une rock-star, travailler à la télé, créer Twitter ou Facebook, bref gagner beaucoup d'argent en un minimum de temps et d'effort. Ni la classe politique, ni les intellectuels, ni les artistes, ni leur mère, ni leur père ne leur ont donné de réponse. J'appartiens à une génération qui a voulu changer le monde et qui accepte aujourd'hui de leur dire : "Arrêtez-vous, changer le monde est inutile". Du coup, et c'est terrible, ils nous regardent avec méfiance.* »

En ce moment, les rares qui peuvent parler et être entendus sont, en dehors d'éventuels chanteurs, des écrivains comme Roberto Salviano, l'auteur de *Gomorra* ou Giancarlo De Cataldo. Mais ils doivent éviter d'aborder la politique, l'argent ou de donner des leçons de morale, juste établir un dialogue, pour qu'un peu d'espoir renaisse. Du coup, Giancarlo donne fréquemment des conférences dans des écoles ou des collèges, pour aborder des questions comme la légalité, l'honnêteté, la nécessité de payer ses impôts et de croire en la Constitution de la République italienne. « *Parfois, j'ai l'impression d'être une*

espèce de traitre en leur disant : "Travaillez!", "Ayez de bons résultats!", "Le futur est entre vos mains!"... Autour d'eux, l'argent semble être le seul moteur du monde. Même le foot est gangréné par la corruption. C'est tragique..."

Pour Giancarlo De Cataldo, la littérature policière ne peut se limiter à raconter l'enquête d'un policier traquant un serial killer qui menace la société. Comme les Français Jean-Patrick Manchette, Dominique Manotti, Jérôme Leroy, l'Anglais R. J. Ellory ou l'Américain Michael Connelly, il veut raconter une réalité où la démocratie est mise en danger par des pouvoirs occultes ou non. « Le romancier n'a aucun devoir. Simplement, s'il a la possibilité de tendre un miroir à la société, pourquoi devrait-il s'en tenir à l'enquête, au puzzle à recomposer? Pourquoi ne pas apporter quelque chose de plus, de différent au lecteur? Il s'agit juste de lui dire : voici la réalité, qu'est-ce que tu en penses? ». Il rappelle que *Moisson rouge*, de Dashiell Hammett, le livre fondateur du roman noir, a été écrit à la veille de la crise de 1929 et décrit une société où la collusion entre la Mafia, les syndicats, les politiques et la police était totale.

Comment dépeindre les mythes, les rites, les splendeurs (rares...) et les misères (nombreuses...) de l'Italie contemporaine? Notre écrivain s'y essaie en s'appuyant sur trois thèmes qui lui semblent être caractéristiques de la période actuelle. La corruption, tant économique que morale, car « à l'appât du gain facile s'entremêlent la perte de tout sens des limites, l'effacement de toute rigueur éthique et des conduites de plus en plus violentes voire criminelles ». L'étranger parce que « le flot migratoire est perçu autant comme une menace que comme une occasion providentielle de renouveau

pour un pays fatigué, vieilli et aigri ». L'obsession du succès (individuel) puisque « lui seul semble assurer la montée vers les échelons nobles de la société du spectacle et apparaître comme un antidote à la fadeur de la vie ordinaire ». Le roman que Giancarlo De Cataldo est en train d'écrire se penche, certes, sur la crise qui n'en finit pas, après la fin pathétique de Berlusconi, de transformer l'Italie en une société de replis

**« J'appartiens à une  
génération qui a voulu  
changer le monde  
et qui accepte  
aujourd'hui de dire  
à la jeunesse:  
"Arrêtez-vous, changer  
le monde est inutile" »**

où tout le monde a peur de tout le monde. Mais il a choisi comme angle d'attaque les deux faces de la pègre actuelle.

D'un côté, celle des rues romaines d'aujourd'hui, une pègre anti-héroïque, anti-éthique, complètement différente de celle presque romantique de *Romanzo criminale*, une sorte de lumpenprolétariat de la petite frappe, « des "cani di bancata", des chiens malades, les derniers des derniers, qui se disputent les os du butin, sans projet, sans volonté, simplement pour contrôler cent mètres de pavé, en tuant pour un rien ».

De l'autre, une mafia internationale, très organisée, qui doit représenter, en termes économiques, la quinzième puissance économique, capable de dialoguer avec Obama ou le gouvernement chinois en injectant sur les marchés réguliers d'incroyable quantité d'argent. « Où se situe désormais la ligne de partage entre le bien et le mal? Où commence la démocratie? Où s'arrête-t-elle? Où est la légalité? », s'interroge l'écrivain.

Voici quelques jours, en se promenant le long du Tibre, il est tombé sur un adolescent vêtu d'un tee-shirt où figurait un drôle de slogan : « Mieux vaut mourir jeune et devenir riche ». La phrase était extraite d'un des dialogues de *Romanzo criminale*. Autant le romancier en a frémi d'aise, autant le juge a pensé que, non, décidément, il ne fallait pas baisser les bras... ■

Prochain article : la Grèce avec Petros Markaris

## Lectures

### « Romanzo criminale »

2006, Editions Métailié

### « La Saison des massacres »

2008, Editions Métailié

### « Le Père et l'Étranger »

2011, Editions Métailié

### « La Forme de la peur »

(avec Mimmo Rafele),  
2011, Editions Métailié

### « Les Traîtres »

2012, Editions **Métailié**